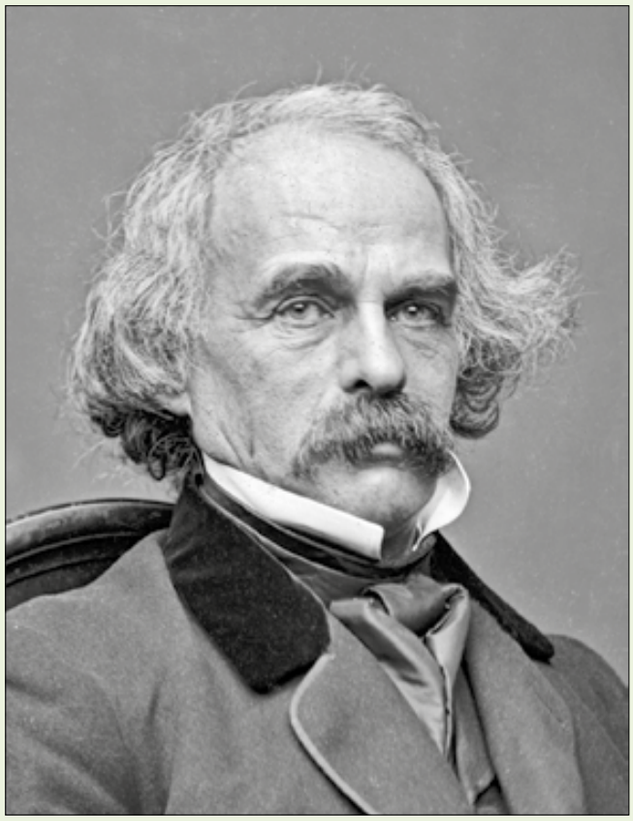
Nathaniel Hawthorne

L'Expérience du docteur Heidegger

Vertiges



Mathew Brady (1822-1896),
Portrait de Nathaniel Hawthorne (entre 1860 et 1864),
Bibliothèque du Congrès des États-Unis.

L'Expérience du docteur Heidegger

Note de l'auteur

IL Y A quelque temps, une revue anglaise m'a accusé d'avoir plagié, dans cette intrigue, un chapitre d'un roman d'Alexandre Dumas [Joseph Balsamo]. Assurément, l'un de nous deux a plagié l'autre ; mais comme mon histoire a été écrite voilà plus de vingt ans, et que ce roman a été publié à une date bien plus récente, je me plais à penser que monsieur Dumas m'a fait l'honneur de s'approprier l'une des idées fantasques de ma jeunesse. Bien sûr, il en est tout à fait libre. Ce n'est d'ailleurs pas l'unique occasion, et de loin, où l'on a vu le grand romancier français exercer le privilège des plus éminents génies en confisquant la propriété intellectuelle d'auteurs moins célèbres, la détournant à son usage et profit.

SEPTEMBRE 1860

L'Expérience du docteur Heidegger

CET HOMME très singulier, le vieux docteur Heidegger, invita un jour quatre vénérables amis à lui rendre visite en son cabinet : trois messieurs à barbe blanche, monsieur Medbourne, le colonel Killigrew et monsieur Gascoigne, ainsi qu'une vieille dame décrépite qu'on appelait la veuve Wycherly. Tous étaient de vieux êtres mélancoliques, qui avaient passé une vie malheureuse, et dont l'infortune la plus grande consistait à ne point se trouver depuis longtemps morts et enterrés. Monsieur Medbourne avait été, dans la fleur de l'âge, un négociant prospère, mais il avait tout perdu à la suite d'une spéculation frénétique, et valait aujourd'hui à peine plus qu'un mendiant. Le colonel Killigrew avait gaspillé ses plus belles années, ainsi que sa santé et son patrimoine, dans la poursuite de plaisirs coupables, qui avaient engendré maintes douleurs, telles que la goutte et divers autres supplices de l'âme et du corps. Monsieur Gascoigne était un politicien ruiné, un homme de triste renommée, ou du moins l'avait été jusqu'à ce que le temps eût enseveli son souvenir, et rendu obscur ce qui avait été infâme. Quant à la veuve Wycherly, la tradition rapporte qu'elle avait été d'une grande beauté en son temps, mais qu'elle vivait depuis de nombreuses années dans un isolement profond, du fait de certaines aventures au parfum de scandale qui avaient dressé contre elle la bourgeoisie locale. Il n'est pas inutile de préciser que chacun de ces trois vieux messieurs, monsieur Medbourne, le colonel Killigrew et monsieur Gascoigne, avaient par le passé brigué les faveurs de la veuve Wycherly, et, un beau jour, failli s'entr'égorger pour elle. Avant d'aller plus loin, je me contenterai d'ajouter que le docteur Heidegger et ses quatre invités semblaient parfois un peu en dehors d'eux-mêmes, comme il arrive avec les vieilles gens que viennent tourmenter des soucis présents ou des souvenirs douloureux.

« Mes chers vieux amis, dit le docteur Heidegger en leur faisant signe de s'asseoir, j'aurais besoin de votre assistance pour l'une de ces petites expériences avec lesquelles je m'amuse, ici, dans mon cabinet. »

Si tout ce qu'on raconte est vrai, le cabinet du docteur Heidegger devait être un endroit très curieux. C'était une chambre vieillotte et obscure, ornée de toiles d'araignées, saupoudrée d'antique poussière. Le long des murs se dressaient plusieurs bibliothèques en chêne dont les rayonnages inférieurs étaient garnis de rangées d'*in-folio* gigantesques et d'*in-quarto* imprimés en caractères gothiques, et les rayonnages supérieurs occupés par des in-douze à la couverture parcheminée. Sur la bibliothèque centrale trônait un buste en bronze d'Hippocrate auquel, d'après les dires de certaines personnes autorisées, le docteur Heidegger avait accoutumé de se référer dans les cas difficiles de son exercice. Dans le recoin le plus sombre de la pièce se tenait une bibliothèque élevée et étroite, dont la porte entr'ouverte laissait voir quelque chose qui ressemblait à un squelette. Entre deux bibliothèques était suspendu un miroir, dont la glace haute, poussiéreuse, était entourée d'un cadre aux dorures ternies. Parmi maintes histoires merveilleuses associées à ce miroir, on avait imaginé que les esprits des patients morts logeaient sous sa surface et venaient dévisager le docteur chaque fois que son regard s'y posait. Le mur d'en face était orné d'un portrait en pied qui représentait une jeune dame dont la parure de soie, de satin et de brocart était magnifique mais flétrie, et dont le visage était aussi flétri que la robe. Près d'un demi siècle auparavant, le docteur Heidegger avait été sur le point d'épouser cette jeune dame. Mais, la veille des noces, souffrant d'une indisposition passagère, elle avait ingurgité une potion préparée par son fiancé et en était morte sur-le-champ.

Le principal objet de curiosité de ce cabinet reste à mentionner. C'était un *in-folio* massif, relié de cuir noir, orné de lourds fermoirs d'argent. Aucune lettre ne figurait sur son dos, et personne n'aurait pu en donner le titre. Mais on n'ignorait pas qu'il s'agissait d'un livre de magie, et qu'un jour où la bonne l'avait soulevé dans le seul but de l'épousseter, le squelette avait cliqueté au fond de son armoire, la jeune dame du portrait avait posé un pied sur le sol et quelques visages effroyables avaient surgi du miroir, tandis que le buste en bronze d'Hippocrate, dans un froncement de sourcils, avait dit : « Prends garde ».

Tel était donc le cabinet du docteur Heidegger. Par l'après-midi où se déroule notre conte, une petite table ronde et noire comme de l'ébène se trouvait au centre de la pièce, supportant un vase de cristal aux contours magnifiques et travaillé avec art. Les rayons du soleil traversaient la fenêtre, passant entre deux lourds rideaux de damas festonné, et tombaient droit sur ce vase, de telle sorte qu'une splendeur chaleureuse se reflétait sur les visages, pâles comme de la cendre, des cinq vieillards qui l'entouraient. Quatre flûtes à champagne étaient posées sur la table.

« Mes chers vieux amis, répéta le docteur Heidegger, puis-je compter sur votre aide dans la réalisation d'une expérience excessivement curieuse ? »

Il faut maintenant dire que le docteur Heidegger était un vieil homme très étrange, dont l'excentricité avait fourni la matière d'un millier d'histoires extravagantes. Quelques-unes de ces fables, je le confesse à grand-honte, peuvent être attribuées à votre serviteur, pourtant peu enclin au mensonge, et si quelque passage du présent conte venait à ébranler votre confiance, je devrais me résoudre à porter les stigmates du forgeur de contes.

En entendant le docteur parler de l'expérience qu'il se proposait de réaliser, ses quatre hôtes n'espéraient rien de plus extraordinaire que le meurtre d'une souris dans une machine pneumatique, l'examen d'une toile d'araignée au microscope ou semblable bêtise, de celles qu'il infligeait habituellement à ses proches. Mais sans attendre de réponse, le docteur Heidegger traversa la chambre en boitillant et s'en revint porteur de l'*in-folio* massif que nous avons déjà mentionné, relié de cuir noir et dont personne n'ignorait qu'il s'agissait d'un livre de magie. Après en avoir dégrafé les fermoirs d'argent, il ouvrit le volume et tira d'entre ses pages une rose, ou ce qui avait jadis été une rose, bien que les feuilles vertes et la pourpre des pétales fussent désormais devenus brunâtres, et que la vieille fleur desséchée semblât sur le point de tomber en poussière entre les mains du docteur.

« Cette rose, dit le docteur Heidegger avec un soupir, cette rose-ci, fanée, presque poussière, cette rose a fleuri voilà cinquante-cinq ans. Elle me fut donnée par Sylvia Ward, dont vous pouvez ici voir le portrait, et j'avais l'intention de la porter à mon revers le jour de notre mariage. Elle a passé cinquante-cinq ans amoureusement conservée entre les pages de ce vieux livre. Aujourd'hui, vieille d'un demi-siècle, pourriez-vous croire qu'elle puisse fleurir de nouveau ?

— Quelle idée ! fit la veuve Wycherly, qui d'agacement secouait la tête. Autant se demander si le visage ridé d'une vieille femme peut refleurir !

— Eh bien, voyez ! » répondit le docteur Heidegger.

Il découvrit le vase et jeta la rose fanée dans l'eau qu'il contenait. D'abord, elle se posa, légère, sur la surface du liquide, et, semblait-il, elle n'en absorbait pas la moindre humidité. Bientôt pourtant, on put observer un changement singulier. Les pétales écrasés et desséchés prirent une teinte pourpre de plus en plus prononcée, comme si la fleur s'éveillait du sommeil de la mort. La frêle tige et ses ramilles reverdirent. Et soudain, ils eurent sous les yeux cette rose cinquantenaire, aussi fraîche que le jour où Sylvia Ward l'avait offerte à son amoureux. Elle était à peine épanouie : quelques-uns de ses délicats pétales rouges s'ouvraient timidement autour du calice humide, à l'intérieur duquel scintillaient deux ou trois gouttes de rosée.

« Voilà une supercherie bien étonnante », dirent les amis du docteur, mais sans conviction, car ils avaient assisté à de bien plus grands miracles dans des numéros de prestidigitateurs. « Mais comment vous y êtes vous pris ? »

« Avez-vous jamais entendu parler de la Fontaine de Jouvence, demanda le docteur Heidegger, celle que Ponce de León, l'aventurier espagnol, a recherchée voilà deux ou trois siècles ?

— Mais, demanda la veuve Wycherly, Ponce de León a-t-il fini par la découvrir ?

— Non, répondit le docteur Heidegger, car il ne l'a pas cherchée au bon endroit. La fameuse Fontaine de Jouvence, si mes informations sont exactes, se situe au sud de la péninsule de Floride, dans les environs du lac Macao. Sa source est dissimulée sous l'ombre de plusieurs magnolias gigantesques, qui, bien qu'âgés de siècles innombrables, sont restés aussi frais que des violettes grâce à la vertu de cette eau miraculeuse. L'un de mes amis, connaissant mon intérêt pour de telles matières, m'a fait parvenir le liquide que vous voyez dans le vase.

— Hum, fit le colonel Killigrew, qui ne croyait pas un traître mot de l'histoire du docteur. Et quel serait l'effet de ce liquide sur l'organisme humain ?

— Vous aurez le loisir d'en juger par vous-même, mon cher colonel, répondit le docteur Heidegger, et vous tous, mes amis respectés, êtes invités à boire autant de ce liquide admirable qu'il en faudra pour restaurer toute la fleur de votre jeunesse. Pour ma part, vieillir m'a donné tant de soucis que je ne suis pas pressé de redevenir jeune. Avec votre permission, je me contenterai d'observer le déroulement de l'expérience. »

Tout en parlant, le docteur Heidegger avait rempli les quatre flûtes à champagne d'eau de la Fontaine de Jouvence. Elle contenait manifestement un gaz effervescent, car de petites bulles remontaient continuellement depuis les profondeurs des verres, pour, argentées, venir pétiller à la surface. Comme un parfum agréable émanait du liquide, les vieillards ne doutaient pas qu'il possédât un principe cordial et réconfortant. Aussi, bien que tout à fait sceptiques quant à son pouvoir rajeunissant, étaient-ils tentés de l'avaler d'un trait. Mais le docteur Heidegger les supplia de patienter un instant.

« Avant de boire, dit-il, vous, mes respectables amis, il serait bon que, guidés par l'expérience de toute une vie, vous établissiez quelques règles générales de conduite qui vous aideront à traverser de nouveau les périls de l'âge. Pensez quel péché et quelle honte ce serait si, avec l'avantage particulier que vous possédez, vous ne deveniez pas des modèles de vertu et de sagesse pour tous les jeunes gens de notre époque. »

Les quatre vénérables amis n'émirent d'autre réponse qu'un rire faible et chevrotant ; sachant combien le repentir s'attachait aux pas de l'erreur, il leur semblait ridicule qu'ils puissent, une fois de plus, faire fausse route.

« Alors buvez, dit le docteur en esquissant une révérence. Je me réjouis d'avoir si bien choisi les sujets de mon expérience. »

Et leurs mains presque paralytiques portèrent les verres à leurs lèvres. Le liquide, s'il possédait des vertus telles que lui en prêtait le docteur Heidegger, ne pouvait pas avoir été offert à quatre êtres humains qui en eussent aussi misérablement besoin. Ils semblaient n'avoir jamais connu la jeunesse ou le plaisir, mais être venus au monde en rejetons tardifs d'une Nature gâteuse ; ils semblaient avoir toujours été des créatures grises, décrépites, desséchées, des êtres misérables qui appuyaient aujourd'hui leurs silhouettes voûtées à la table du docteur, et dont ni l'âme ni le corps ne possédaient assez de vigueur pour que la perspective de devenir jeune à nouveau les ranimât. Ils burent l'eau d'un trait et reposèrent les verres sur la table.

Une amélioration presque immédiate se produisit dans l'aspect de la compagnie, semblable à celle qu'aurait procurée un généreux verre de vin, accompagné d'un soudain rayon de soleil éclairant leur visage. Les riches couleurs de la santé remplaçaient sur leurs joues la pâleur terreuse qui leur donnait un aspect quasi cadavérique. Ils se dévisageaient, s'imaginant qu'un pouvoir magique avait bel et bien commencé à effacer, doucement, les profondes et tristes inscriptions que le Temps avait gravé sur leur front. La veuve Wycherly rajusta sa coiffe ; elle se sentait presque redevenue une femme.

« Redonnez-nous de cette eau miraculeuse, s'écria-t-elle avidement. Nous sommes plus jeunes, mais nous sommes encore trop vieux. S'il vous plaît, versez-nous-en plus !

— Du calme, du calme, dit le docteur Heidegger, qui, depuis son siège, assistait à l'expérience, plein d'un calme philosophique. Vous avez vieilli pendant très longtemps. Vous pourriez bien sûr vous contenter de devenir jeunes en une demi-heure... Mais l'eau est à votre disposition. » Il emplit de nouveau les verres de liqueur de Jouvence, dont il restait assez dans le vase pour faire revenir la moitié des vieillards de la ville à l'âge de leurs propres petits-enfants. Tandis que les bulles pétillaient, les quatre hôtes du docteur s'emparèrent de leurs verres, dont ils vidèrent le contenu d'un trait. Étaient-ils le jouet d'une hallucination ? Dès que le breuvage descendit dans leur gorge, ils le sentirent influer sur tout leur organisme. Leurs yeux se firent plus clairs et brillants. Leurs boucles argentées devinrent de plus en plus foncées. On vit soudain autour de la table trois messieurs d'âge moyen, et une femme à peine sortie de la prime jeunesse.

« Très chère veuve, vous êtes charmante », s'écria le colonel Killigrew qui la fixait du regard, observant les ombres déposées par l'âge s'enfuir comme l'obscurité quand point la rose aurore.

La belle veuve savait depuis longtemps que les compliments du colonel Killigrew n'étaient pas toujours mesurés d'après l'exacte réalité. Aussi se leva-t-elle d'un bond et courut-elle jusqu'au miroir, craignant encore que le hideux visage d'une vieille femme ne vienne à sa rencontre. Pendant ce temps, les trois messieurs se conduisaient d'une manière qui prouvait que l'eau de la Fontaine de Jouvence possédait quelques qualités enivrantes – à moins, bien sûr, que la gaieté qui s'était emparée de leurs esprits ne fût qu'un léger étourdissement causé par l'envol soudain du fardeau des années. L'esprit de monsieur Gascoigne semblait bondir d'un problème politique à un autre, sans qu'on puisse déterminer s'il se référait au passé, au présent ou à l'avenir, dans la mesure où les mêmes idées et les mêmes phrases étaient en vogue depuis cinquante ans. Tantôt il déclamait à pleine gorge des tirades pompeuses à propos du patriotisme, du prestige de la nation et du droit des peuples, tantôt il murmurait quelque téméraire sottise dans un chuchotement plein de ruse et d'équivoque, et avec tant de circonlocutions que sa propre conscience peinait à en saisir le sens profond. Puis il reprenait une diction nette et un ton profondément respectueux, et l'on aurait juré qu'une oreille royale écoutait ses périodes bien tournées. Pendant ce temps-là, le colonel Killigrew avait entonné une chanson de corps de garde qu'il accompagnait en faisant tinter son verre au moment du refrain, et il promenait son regard sur la silhouette généreuse de la veuve Wycherly. De l'autre côté de la table, monsieur Medbourne était plongé dans un calcul de dollars et de cents, auquel se mêlait le projet étrange de fournir en glace les Indes orientales, en attelant des troupes de baleines aux icebergs du pôle.

Quant à la veuve Wycherly, elle se tenait devant le miroir, tirant des révérences et minaudant devant sa propre image, la saluant comme l'amie qu'elle aimait plus que tout au monde. Elle approchait son visage tout près de la glace pour s'assurer que telle ride ou telle patte d'oie qu'elle portait depuis longtemps avait bien disparu, ou que la neige de ses cheveux avait fondu, lui permettant de se débarrasser sans crainte de son vieux bonnet. Enfin, elle se retourna brusquement et s'approcha de la table, esquissant un pas de danse.

« Cher vieux docteur, s'écria-t-elle, je vous en prie, accordez-moi un autre verre !

— Mais certainement, ma chère madame, certainement, répondit-il avec complaisance. Voyez, je les ai déjà remplis. »

Et c'était vrai. Les quatre verres étaient posés sur la table, resplendissant de cette eau miraculeuse. Le pétillement des bulles qui éclosaient à la surface évoquait l'éclat frémissant de diamants. On était maintenant si proche du coucher du soleil que la chambre était devenue plus sombre que jamais, mais une douce lueur, semblable à celle de la lune, émanait du vase, éclairant les quatre invités et la silhouette vénérable du docteur. Il était assis dans un fauteuil en chêne sculpté avec art et pourvu d'un haut dossier, plein de l'austère dignité qui sied au Temps – celui précisément dont personne n'avait jamais contesté la puissance, à l'exception de cette heureuse compagnie. Et tandis qu'ils buvaient à longs traits le troisième verre d'eau de Jouvence, ils furent presque effrayés par l'expression mystérieuse de son visage.

Mais l'instant d'après, ils sentirent bouillonner dans leurs veines le torrent d'une ardeur juvénile : ils étaient revenus à la prime jeunesse. L'âge, avec son misérable cortège de soucis, de chagrins et de maladies, ne leur faisait pas plus d'effet que le trouble procuré par un rêve dont ils se seraient joyeusement éveillés. L'éclat dont brille une âme jeune, si tôt disparu et sans lequel le spectacle du monde n'est qu'une galerie de tableaux aux couleurs passées, cet éclat, de nouveau, enchantait leur avenir. Ils se sentaient comme des êtres neufs dans un univers nouvellement créé.

« Nous sommes jeunes ! Nous sommes jeunes ! », exultaient-ils.

Cette jeunesse, tout comme l'extrême vieillesse, avait effacé les caractéristiques si marquées de l'âge mûr, les rendant semblables l'un à l'autre. Ils formaient une bande de joyeux lurons, rendus comme fous par l'espiègle exubérance propre à leur âge. La conséquence la plus singulière de cette gaieté était qu'elle les poussait à railler l'infirmité et la décrépitude dont ils avaient été les si récentes victimes. Ils riaient très haut de leur accoutrement démodé – les habits aux larges basques et les gilets flottants des jeunes messieurs, la coiffe et la robe antiques de la jeune fille en fleur. L'un imitait la claudication d'un grand-père goutteux, un autre avait perché une paire de lunettes au bout de son nez et faisait mine de se pencher sur les caractères gothiques du grimoire, le troisième s'était assis dans un fauteuil et singeait la dignité vénérable du docteur. Puis tous poussèrent des cris de joie et se mirent à bondir dans la pièce. La veuve Wycherly – s'il est permis d'appeler veuve une si pimpante demoiselle – voleta jusqu'au fauteuil du docteur d'un air enjoué et malicieux.

« Docteur, chère bonne âme, s'écria-t-elle, levez-vous, et dansez avec moi ! » À ces mots, les quatre jeunes gens partirent d'un rire plus éclatant que jamais, s'imaginant quelle plaisante figure offrirait là le pauvre vieux docteur.

« Je vous prie de m'excuser, répondit calmement le docteur. Je suis vieux, perclus de rhumatismes, et voilà longtemps que je ne danse plus. Mais je suis sûr que l'un de ces fougueux jeunes gens se montrerait très honoré d'avoir une partenaire si charmante.

— Clara, dansez avec moi ! s'écria le colonel Killigrew.

— Non, non, ce sera moi son cavalier ! hurla monsieur Gascoigne.

— Elle m'a promis sa main il y a cinquante ans », s'exclama monsieur Medbourne.

Ils se pressèrent tous trois autour d'elle. L'un lui saisit les mains dans une étreinte passionnée, un autre jeta son bras autour de sa taille, tandis que le troisième enfouissait sa main dans les boucles brillantes qui s'amoncelaient sous la coiffe de la veuve. Rougissant, haletant, se débattant, grondant, riant, sa chaude haleine caressant tour à tour leurs visages, elle s'efforçait de se libérer, sans parvenir à s'arracher à leur triple embrassade. Jamais on ne vit tableau plus saisissant d'une rivalité juvénile dont une beauté enchanteresse était le prix. Pourtant, par un étrange mirage dû à l'obscurité de la pièce et au vêtement passé de mode, le grand miroir, dit-on, reflétait les silhouettes de trois aïeuls, gris et flétris, luttant, ridicules, pour conquérir la laideur émaciée d'une grand-mère rabougrie.

Mais ils étaient jeunes. Leur passion brûlante le prouvait. Enflammés, jusqu'à la folie, par la coquetterie de la fille-veuve, qui sans leur accorder ses faveurs ne les refusait pas tout à fait, les trois rivaux commençaient à échanger des regards menaçants. Toujours cramponnés au bel enjeu de leur lutte, ils s'empoignaient férocement à la gorge. Dans l'ardeur du tumulte, la table fut renversée, et le vase brisé en mille morceaux. La précieuse eau de Jouvence coula, ruisselet brillant sur le sol, imbibant les ailes d'un papillon qui avait vieilli avec le déclin de l'été et s'était posé là pour attendre la mort. L'insecte voleta légèrement à travers la chambre jusqu'à se poser sur le crâne argenté du docteur Heidegger.

« Allons, allons, messieurs ! Allons, madame Wycherly, s'exclama le docteur. Je me vois obligé de protester contre ces débordements. »

Ils se figèrent, frissonnants, car il leur semblait que le Temps, vieillard gris, les rappelait, depuis leur jeunesse ensoleillée, dans la vallée obscure et glaciale des années. Ils contemplaient le vieux docteur Heidegger, assis dans son fauteuil sculpté et tenant sa rose d'un demi-siècle, sauvée alors qu'elle gisait parmi les fragments du vase brisé. Sur un signe de sa main, les quatre bambocheurs se rassirent, d'autant plus volontiers que ces efforts violents les avaient épuisés, tout jeunes qu'ils fussent.

« La rose de ma pauvre Sylvia ! s'exclama le docteur Heidegger, l'élevant à la lumière du couchant que reflétaient les nuages. On dirait qu'elle se fane de nouveau. »

Et c'était vrai. Sous leurs yeux, la fleur se ratatinait progressivement, jusqu'à redevenir aussi sèche et fragile qu'au moment où le docteur l'avait jetée dans le vase. Il la secoua pour en enlever les quelques gouttes d'humidité qui s'attachaient à ses pétales.

« Je l'aime autant ainsi que lorsqu'elle était fraîche et humide de rosée », observa-t-il, pressant la rose flétrie contre ses lèvres. Pendant qu'il parlait, le papillon, dans un battement d'ailes, abandonnant le crâne argenté du docteur Heidegger, tomba au sol.

Ses invités frissonnèrent de nouveau. Un froid étrange, sans qu'ils pussent dire s'il venait de l'âme ou du corps, les envahissait peu à peu. Ils se dévisageaient, imaginant que chaque instant qui passait les dépouillait de leurs charmes, laissant un sillon qui s'approfondissait là où il n'y en avait pas trace auparavant. Rêvaient-ils ? Les changements d'une vie entière avaient-ils été condensés en un moment si bref ? Étaient-ils à nouveau quatre vieillards assis en la compagnie de leur vieil ami, le docteur Heidegger ?

« Sommes-nous redevenus vieux si vite ? » s'écrièrent-ils douloureusement.

Hélas ! l'eau de Jouvence possédait une vertu plus passagère encore que le vin. Le délire qu'elle avait engendré s'était évaporé. Oui ! ils étaient redevenus vieux. Dans un élan irrépressible qui montrait qu'elle était encore femme, la veuve enfouit son visage dans ses mains, en souhaitant que le couvercle du cercueil se referme dessus, puisque sa beauté avait définitivement disparu.

« Oui, mes amis, vous êtes redevenus vieux, dit le docteur Heidegger. Hélas, toute l'eau de Jouvence est répandue sur le sol. Mais je ne m'en plains pas. Car même si la source coulait sur le pas de ma porte, je ne me baisserais pas pour y tremper mes lèvres – non, même si le délire qu'elle engendre devait durer des années, au lieu d'instants. Telle est la leçon que vous m'avez apprise ! »

Mais les quatre amis du docteur n'avaient pas retenu pareille leçon. Ils résolurent sur-le-champ de partir en pèlerinage en Floride et de s'abreuver, matin, midi et soir, d'eau de la Fontaine de Jouvence.

L'Expérience du docteur Heidegger,
nouvelle de Nathaniel Hawthorne (1804-1864),
traduite de l'américain par Paul Hermann (1878-1950),
est parue sous le titre « Dr Heidegger's Experiment »
dans le recueil *Twice-Told Tales,*
chez American Stationers,
à Boston, en 1837.

ISBN : 978-2-89816-480-4
© Vertiges éditeur, 2021
– 1481 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : quatrième trimestre 2021

Lecturiels
www.lecturiels.org